

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## 42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Elections \(France\)](#), [Mandat local](#), [Politique \(Normandie\)](#), [Relation François-Dorothee](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**

Ce document *est une réponse à* :



[42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François](#)

[Guizot](#)



[43. Paris, Mercredi 20 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date1837-09-21

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'aime à venir à vous le matin, en sortant de mon lit, comme le soir en m'enfermant dans ma chambre.

PublicationInédit

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 162, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/128-134

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

TranscriptionN°42 Jeudi 7 heures du matin.

J'aime à venir à vous le matin, en sortant de mon lit comme le soir en m'enfermant dans ma chambre. Je n'ai pas pu hier soir. Il m'est arrivé deux visiteurs qui passeront ici deux jours. J'attends aujourd'hui M. Duvergier de Hauranne. Il faut se promener, causer. Mon temps se trouve pris. Je le passerais bien plus doucement à lire, à lire votre lettre d'hier. Vous êtes-vous jamais occupée de magnétisme, de ces contes de gens qui agissent à distance, à très longue distance, qui endorment ou éveillent, troublent ou apaisent à travers l'espace, d'autres gens sur qui ils ont pouvoir ? Je crois à votre pouvoir, à votre magnétisme. J'ai vécu hier, je me suis endormi, je me réveille ce matin sous son action. Ah si elle pouvait ne cesser jamais ! C'est ce qui arriverait si elle n'avait pas tant de lieues à traverser, si nous étions toujours ensemble. Et pourtant, je n'espère plus vous retrouver aussitôt que nous nous l'étions promis. Le mariage de M. Duchâtel ne se fera très probablement que du 2 au 4 octobre. Je vais le savoir positivement aujourd'hui.

De plus le mouvement électoral s'anime dans le pays. On vient, de tous les environs, m'en parler, me demander conseil, chercher une direction, une impulsion. J'agis d'ici, par la conversation, par les visites que je reçois, par quelques courses que je ferai, sur toute la Normandie, c'est à dire sur l'élection de 40 députés. C'est une grande affaire. Il faut que je la mette en bon train. La présence réelle, nous le savons trop, ne peut être remplacée. Pour moi-même, j'ai du monde à recevoir, à aller voir. Mon élection est plus sûre qu'aucune autre. Aucun concurrent ne se présente, ne s'annonce. Cependant je ne serais pas surpris, à quelques petits symptômes bien cachés, bien honteux que vers les derniers jours en ameutant les républicains, les carlistes violents, quelques indices, quelques grognons, on fit une tentative, non pour m'empêcher d'être élu on n'y pense pas, mais pour m'enlever quelques voix et rendre mon élection moins brillante en lui donnant quelque apparence de contestation. Il faut que je déjoue d'avance cette malice. Si elle doit se produire. Et pour cela, j'ai besoin précisément au moment où la fièvre électorale se prononce, où les hommes se rallient et s'engagent d'être sur les lieux de voir, de causer, d'animer tous les miens d'affermir les flottants.

Il y a un canton important, car il contient près de 100 électeurs dans lequel je n'ai jamais mis le pied. Je veux y aller un de ces jours. Je crois à peu de pouvoir réel, mais à beaucoup de mauvais vouloir soufflant contre moi d'un certain point, qui n'est pas un des points cardinaux, quoiqu'il en ait l'air. Il faut que j'agisse au grand jour, pendant qu'on travaille sous terre, que je sois aigle pendant qu'on est taupe. Est-ce là de l'orgueil ou de la prudence, dites, le moi ? Tous les deux probablement. Orgueil ou prudence, dearest, cela me coûte cher, et j'ai là, pour ce moment un cruel sacrifice à faire. Le saurez-vous, le croirez-vous tout ce qu'il est ? C'est ma

plus vraie, ma plus triste préoccupation. Oui, si j'étais sûr que notre réunion retardée excite en vous les mêmes sentiments, tous les mêmes sentiments qu'en moi, et point d'autres; si j'étais sûr qu'il ne vous vient aucune de ces mauvaises pensées qui me désolent, et comme injustice et comme preuve que vous ne me connaissez pas encore ; si je pouvais vous faire voir, parfaitement voir mon âme, toute mon âme, comme je vous ai fait voir avant-hier une de mes journées, et dissiper ainsi, dissiper sans retour les doutes coupables de la vôtre, à cette condition là, je n'aurais pas moins de chagrin, mais j'aurais un meilleur chagrin, un chagrin parfaitement confiant en vous, sympathique avec vous, et je ne vous parlerais que de notre chagrin. Si vous saviez qu'elle est à ce moment même en vous écrivant, mon impatience de tout ce que je vous dis là, combien, au fond de mon cœur, je me sens étonné, blessé, pour vous et pour moi de vous le dire, de pouvoir croire que j'aie à vous le dire !

Dearest, que la confiance égale la tendresse, que toutes paroles autres que des paroles de tendresse soient inutiles et ne puissent plus nous venir à la pensée ! Il en sera ainsi un jour ; j'y compte. Vous savez que je vous ai ajournée à un an à deux ans à l'époque qui vous voudriez. Que mon ajournement soit sans objet; épargnons-nous l'épreuve du temps ; soyons, dès aujourd'hui aussi surs l'un de l'autre, aussi établis dans notre foi mutuelle, que nous le serions après l'avoir subie. La vie est si courte ! N'en employons rien à essayer, à attendre ; C'est perdre du bonheur pour rien.

10h 1/2

Voilà le N° 43, que j'aime bien quoique j'aime mieux le n° 42. Oui, nous sommes bien loin. Mais vous m'avez envoyé votre Soleil, hier et aujourd'hui, il est très beau. Le petit tableau est de 1835. Gardons notre goût pour Adieu. C'est un goût d'absent mais, dans l'absence, c'est ce qu'il y a de mieux. Adieu donc Adieu, faute de mieux. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-21.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 17/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/956>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur162

Date précise de la lettreJeudi 21 septembre 1837

Heure7 heures du matin

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification

le 18/01/2024

---

elle est, à ce  
 impatience de  
 fond de mon  
 nouveauté pour  
 que j'ai à  
 ance égale la  
 parole, de  
 plus nous  
 un jour, j'y  
 onné à un  
 vous voudriez  
 épargner non  
 aussi sur  
 et se fait inutile  
 de la vie est  
 à attendre;

quoique j'aime  
 un bon mais  
 aujourd'hui,

un point d'attente;  
 toujours, même

J'aime à venir à vous le  
 matin, en sortant de mon lit, comme le soir en  
 m'enfermant dans ma chambre. Je n'ai pas pu  
 hier soir. Il m'est arrivé deux visiteurs qui passaient  
 ces deux jours. J'attends aujourd'hui M<sup>r</sup> Duvergier  
 de Beauverne. Il faut se promener, causer. Mon  
 temps de bonne nuit. Je le passerai bien plus  
 doucement à lire — à lire votre lettre d'hier. Vous  
 m'avez jamais occupé de magnétisme, de ces  
 contes de gens qui agissent à distance, à très  
 longue distance, qui endorment ou éveillent, troublent  
 ou apaisent, à travers l'espace, d'autres gens sur qui  
 ils ont pouvoir? Je crois à votre pouvoir, à votre  
 magnétisme. J'ai vécu hier, je me suis endormi,  
 je me réveille ce matin avec son action. Ah, si  
 elle pouvait me venir jamais! C'est ce qui arriverait  
 si elle n'avait pas tant de lieux à traverser, si  
 nous étions toujours ensemble. Et pourtant, j'  
 espère plus vous retrouver aussitôt que nous nous  
 l'étions promis. Le mariage de M<sup>r</sup> Duchâtel m'  
 se fera très probablement que vers le 4 Octobre.  
 Je vais le savoir positivement aujourd'hui. Je

plus, le mouvement électoral d'univers dans le pays.  
On vient, de tous les environs, m'en parler, me  
demander conseil, chercher une direction, une  
impulsion. D'âge d'or, par la concorde, par  
les visites que je reçois, par quelques courses que  
je fais, dans toute la Normandie, c'est à dire sur  
l'élection de 40 députés. C'est une grande affaire. Il  
faut que je la mette en bon train. La prémière  
difficulté, pour le savoir trop, ne peut être remplacée.  
Pour moi-même, j'ai du monde à recevoir, à aller  
voir. Mon élection est plus sûre qu'aucune autre.  
Aucun concurrent ne se présente, ne l'aumance.  
Cependant je ne dois pas surséer, à quelques petits  
symptômes bien cachés, bien honteux, que vers les  
derniers jours on ameutait les républicains, les  
castistes violents, quelques indécis, quelques goguenards,  
on fit une tentative, non pour m'empêcher d'être  
élu, on n'y pensa pas, mais pour m'entourer  
quelques voix et rendre mon élection moins brillante  
ou lui donner quelque apparence de contestation.  
Il faut que je dépouille d'avance cette matière. Si  
elle doit se produire, il pour cela, j'ai besoin  
précisément au moment où la fièvre électorale  
se prononce, où les hommes se rallient et s'engagent  
d'être sur les lieux, de voir, de causer, d'animer  
tous les miens, d'affermir les flottants. Il y a  
un canton important, car il contient près de 100

électeurs, dans lequel  
vous y allez un  
peu, mais à beau-  
coup de moi d'un  
point cardinal  
j'agisse au grand  
terre, que je sois  
là de l'orgueil  
sous le drapeau pro-  
leant, cela me  
moment, un tra-  
le croire vous  
Vraie, ma plus  
sûr que notre  
même sentiment  
moi, et point  
vous vient avec  
me dérobent et  
que vous ne m'  
pouvez vous fa-  
ame, toute ma  
avant hier une  
dissiper sans ac-  
votre, à cette  
moins de chag-  
chagrin, un cha-  
sympathique à

le pop.  
les, me  
une  
tion, pas  
vers que  
à dire sur  
affaire. Il  
présente  
remplace  
, d'aller  
e autre.  
monce.  
yques publiés  
vers les  
rins les  
Grognon,  
échus d'être  
leser  
ous brillante  
contestation.  
nature. Si  
j'ai besoin  
Natale  
ce d'ingénieur  
Dariusse  
Il y a  
l'air de 100

Electeurs, dans lequel je n'ai jamais mis le pied. Je  
veux y aller un de ces jours. Je crois à peu de pouvoirs  
rien, mais à beaucoup de mauvais vouloir soufflant  
contre moi d'un certain point, qui n'est pas un de  
points cardinaux, quoiqu'il en ait l'air. Il faut que  
j'agisse un grand jour pendant qu'on travaille sous  
terre, que je sois dirigé pendant qu'on est taupé. Est-ce  
là de l'orgueil ou de la prudence, dites-le moi ?  
Sous les deux probablement. Arguit on prudence,  
d'avent, cela me coûte cher, et j'ai là, pour ce  
moment, un vœu sacrifié à faire. Je salue vous,  
le croirez-vous tout ce qui est ? C'est ma plus  
vraie, ma plus triste préoccupation. Oui, si j'étais  
sûr que notre réunion retardée excite en vous les  
mêmes sentiments, tous les mêmes sentiments qu'en  
moi, et point d'autres ; si j'étais sûr qu'il ne  
vous vient aucune de ces mauvaises pensées qui  
me dévolent et comme injustice, et comme preuve  
que vous ne me combattez pas encore ; si je  
pourrais vous faire voir, parfaitement voir mon  
âme, toute mon âme, comme je vous ai fait voir  
avant hier une de mes jandines et dissiper ainsi,  
dissiper sans retour les doutes, coupables de la  
vôtre ; à cette condition là, je n'aurais pas  
moins de chagrin, mais j'aurais un meilleur  
chagrin, un chagrin parfaitement confiant en vous,  
sympathique avec vous, et je ne vous parlerais

no 112

que de notre chagrin. Si vous sachiez quelle est, à ce moment même, au moment où j'écris, mon impatience de tout ce que je vous dis, là, combien, au fond de mon être, je me sens étouffé, blessé, pour vous et pour moi, de vous le dire, de pouvoir croire que j'ai à vous le dire ! Dearen, que la confiance égale la tendresse, que toute parole autre que de, parole de tendresse soient inutiles et ne puissent plus nous venir à la pensée ! Il en sera ainsi un jour, j'y compte. Vous savez que je vous ai ajourné à un an, à deux ans, à l'époque que vous voudriez. Que mon ajournement soit sans objet, épargnez-vous l'éprouve. Au tunc; Soyons, dès aujourd'hui, aussi sûrs l'un de l'autre aussi établis dans notre foi mutuelle que nous le serions après l'avoir eue. La vie est si courte ! n'en employons rien à essayer, à attendre; C'est perdre du bonheur pour rien.

10h 1/2

Voilà le n° 43, que j'aime bien, quoique j'aime mieux le n° 42. Oui, nous sommes bien bien. Mais vous m'avez envoyé votre Soleil hier et aujourd'hui, il est très beau.

Le petit tableau est de 1835.

Gardons notre goût pour Adieu. C'est un goût d'attens; mais dans l'absence, c'est ce qu'il y a de mieux. Adieu donc, Adieu, fante de mieux.

Matin en sort  
m'enfermant à  
hier soir. Il  
ici deux jours  
de hauteur  
toute de bon  
doucement à  
des vous jama  
contes de que  
longue distanc  
ou apaisant, a  
ils ont pouvoir  
magnétisme  
je me réveille  
elle pouvait me  
si elle n'avait  
nous étions to  
empire plus de  
l'ation promie  
se fera très p  
de vrai le sa